



Ernesto «Che» Guevara, le journal de Bolivie

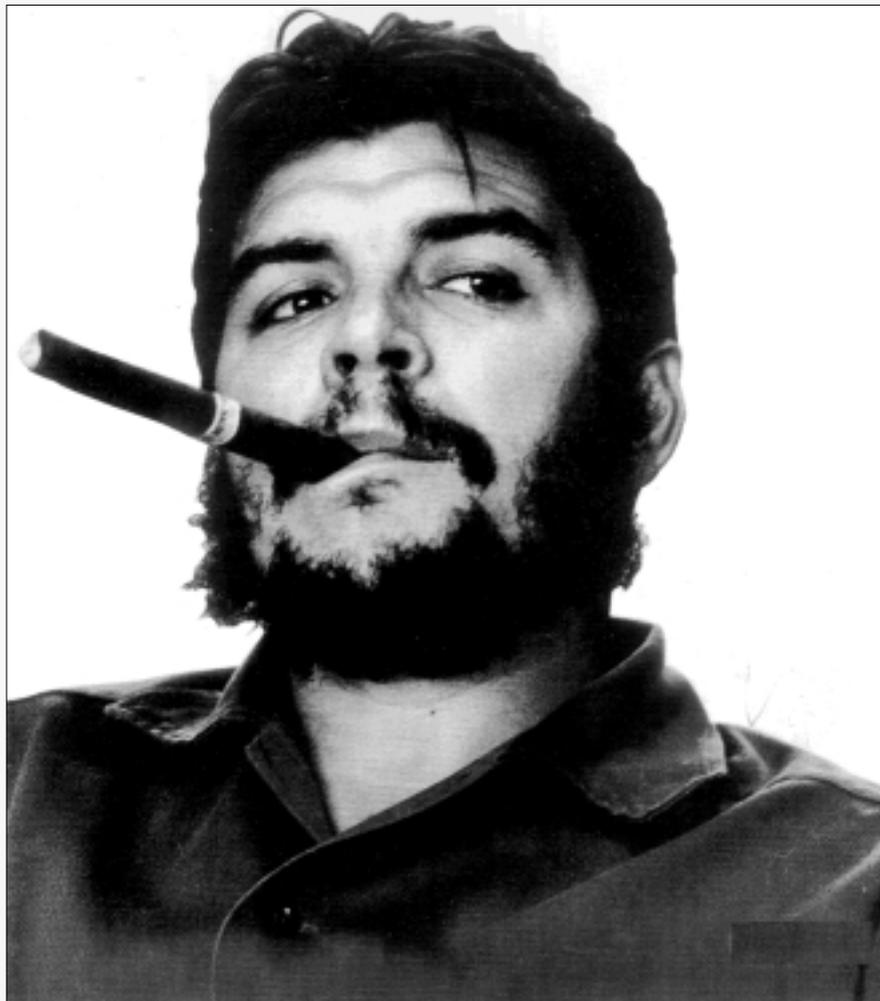
de Richard Dindo

Fiche technique

Suisse - 1994 - 1h32
Couleur

Réalisation et scénario :
Richard Dindo

Voix de Che Guevara
Jean-Louis Trintignant



Résumé

En Octobre 1967, une nouvelle venant de Bolivie parcourt le monde : le légendaire guérillero Ernesto «Che» Guevara est mort. L'armée bolivienne annonce qu'il a été tué les armes à la main et présente, lors d'une conférence de presse, le journal qu'il a écrit pendant les onze mois de la guérilla bolivienne.

Du départ mystérieux du «Che» de Cuba à son arrivée à La Paz, des premières embuscades tendues à l'armée jusqu'à la dernière

journée du «Che», le film suit celui-ci pas à pas et fait renaître sa voix éteinte à travers son journal.

Avec les paysages, les témoins et les documents, il raconte les événements de Bolivie et reconstruit surtout les vingt derniers jours de la guérilla, l'encerclement du «Che» par l'armée et son assassinat dans la petite école de Higuera.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

En Octobre 1967, une nouvelle venant de Bolivie parcourt le monde : le légendaire guérillero Ernesto «Che» Guevara est mort. L'armée bolivienne prétend que le «Che» est tombé au combat et présente, lors d'une conférence de presse le journal qu'il a écrit pendant les onze mois de sa guérilla.

Ce journal de Bolivie, rédigé du 3 novembre 1966 au 8 octobre 1967, moitié sur un cahier d'écolier, moitié sur un agenda acquis à Francfort, et aujourd'hui entreposé au quatrième sous-sol de la banque centrale de La Paz, Richard Dindo, l'auteur du documentaire, lui emboîte le pas. Du départ mystérieux de Cuba à l'arrivée d'Ernesto Guevara à La Paz, de son périple aux côtés de quelques cinquante guérilleros hommes et femmes dans la région de la rivière Nacahuazu aux premiers combats contre l'armée, la caméra le suit à la trace.

«Je crois que la vérité est dans le texte, que c'est dans l'écriture que l'homme s'exprime le mieux» estime le réalisateur qui a cherché, en allant sur les lieux des événements, et en filmant les pages du journal à voir ce qu'avait vu el Comandante et à faire imaginer ce qu'il avait décrit, au jour le jour, de son écriture d'intellectuel, mais au moyen de notes simples, sans ratures. Tout au long de cette course à la mort, c'est le «Che» lui-même qui raconte ce qui lui arrive par la voix, toujours juste, de Jean-Louis Trintignant. Face à l'absence et à la mémoire, rien n'est reconstitué. Tout est, au contraire, laissé à l'imagination et à l'émotion du téléspectateur.

Et l'émotion déborde. Il n'y a que des moments forts dans cette épopée tragique tournée dans les passages mêmes de l'action et s'appuyant sur le récit des vrais témoins oculaires ainsi que sur une étonnante moisson de documents inédits : l'entrée en Bolivie d'un certain Adolfo Mena Gonzalès, un «Che» au look

méconnaissable, mais avec un nom de bataille : Ramon. La rencontre tendue et en pleine nature avec Monje, le secrétaire du Parti communiste bolivien. Les premières fusillades, les camarades tombés, l'asthme qui transforme la vie en enfer, la faim, l'isolement et l'immense déception de voir que les paysans, aussi misérables soient-ils, ne se rallient pas. Les dernières semaines de la guérilla épuisée, sous-alimentée, malade, son encerclement par une armée puissante que financent les Américains dans la vallée du Yuro, l'arrestation.

Le témoignage le plus émouvant de ce film bouleversant qui vient de recevoir le fipa d'or, est celui de l'institutrice de La Higuera, qui avait toujours refusé de parler jusque-là. Elle est la dernière à avoir vu le «Che» vivant et à lui avoir parlé après son interrogatoire et la torture. Cette femme a toujours dans les oreilles le son de la rafale de fusil-mitrailleur qui assassina Guevara, sur ordre du président Barrientos, ce 9 Octobre 1967 à 13h10, dans la buanderie de la petite école où elle exerce encore aujourd'hui et où militaires et américains se sont alors empressés de se faire filmer devant le cadavre encore tiède aux yeux grand ouverts...

L'Humanité - 24 Février 1995

Richard Dindo, Suisse allemand, s'était juré de faire un film sur le «Che», figure mythique de sa génération. Il a rempli sa promesse. Mais pas question de faire un document biographique sur sa vie. «C'est dans l'écriture que l'homme s'exprime le mieux» Richard Dindo a donc adapté le *Journal du Che* et fait naître sa voix à travers ce texte. Il a choisi certaines de ses phrases, il est allé sur les lieux des événements racontés par le «Che», a tourné dans les paysages mêmes de l'action, en s'appuyant sur les récits de témoins ou sur des documents inédits. Images neutres, distantes, qui donnent

une nouvelle dimension au texte.

Au téléspectateur de restituer avec son intelligence, son imaginaire, son émotion, la dernière errance du «Che», symbole de la défaite de la lutte révolutionnaire. Au spectateur de comprendre que l'échec du Che est celui d'un intellectuel qui a fait la révolution pour des raisons éthiques, par conscience politique, croyant lutter pour les pauvres et aider la Bolivie à sortir de la pauvreté, de la dictature. Centré sur les événements de 1967 en Bolivie, son *Journal* est très autocritique : c'est le récit implacable d'une marche à la mort. Sans cesse, le «Che» raconte ses camarades qui meurent les uns après les autres, la souffrance, l'errance, l'isolement. Au départ ils étaient cinquante, hommes et femmes. A la fin, dix-sept seulement, malades, ont lutté contre l'armée bolivienne.

Un film d'auteur, de cinéaste, d'une probité et d'une délicatesse exemplaires, qui pourra surprendre par son dépouillement et son rythme.

F.M.

La vie - 23 Février 1995

Attention, chute de mythes ! Ce film ne cerne pas la personnalité d'Ernesto. Il ne prétend point explorer le millénarisme révolutionnaire qui secoua l'Amérique latine dans les années 60 et 70. Il ne cherche même pas à savoir le comment du pourquoi de cette fin effroyable qu'alla chercher, en 1967, Guevara en Bolivie avec une quarantaine de ses compagnons. Le réalisateur retrace uniquement les ultimes moments, le chemin de croix d'un mystique du Grand Soir : le «Che», ce martyr supérieur de la Cause du peuple...

La voix «liturgique» de Jean-Louis Trintignant récite les péripéties d'une guérilla en forme de quête consignées par le héros dans son *Journal de Bolivie*. La caméra subjective piste les ultimes traces du Passage dans la jungle. Le

commentaire adopte la sobriété frémis-sante d'une leçon de ténèbres. Volonté manifeste d'apparaître comme parole, ou plutôt image d'Évangile. La Passion est patente : marche au supplice avec ses différentes stations, lieux et ultimes témoins filmés comme des reliques, notamment l'institutrice qui vit le «Che» au moment de son trépas chargée de sens, Mi-Marie, mi-Marie-Madeleine. Elle décrit une sorte de *Descente de croix* suivie d'une espèce de *Mise au tombeau*. Comme après la *Crucifixion*, les soldats chargés de la basse besogne ont disparu. Et un immense silence se fait. Cette *Montée au calvaire* est accentuée par les extraits du *Journal* du «Che» : il se projette en rédempteur et connaît la trahison (gros plan d'un énorme coq - qui s'abstient néanmoins de chanter trois fois ! - pour enfoncer le clou). Le «Che» luit.

Tel un Messie truffé de charisme, qui lutte contre les Yankees en Amérique latine (Jésus ne s'opposait-il pas aussi aux Romains en Palestine ?) Ce film, avec sa forme glacée pour un fond brûlant, se veut première pierre d'un culte des temps cathodiques, de notre vidéosphère (comme dirait Régis Debray). Le résultat frôle le chef-d'œuvre. On marche, si j'ose dire. Non sans se dire que Jésus, lui, ne fut pas un zélateur confondant mystique et politique (Rendez à César...) et qu'il n'entraîna pas ses apôtres sur le Golgotha. Entre le Christ et le «Che», tient peut-être toute la différence entre un sacrifice et un suicide...

Antoine Perraud
Télérama - 21 Février 1995

Propos du réalisateur

La décision la plus importante de ma vie : c'était d'être parti à Paris quand j'avais 18 ans et avoir été de ce fait témoin, spectateur et sympathisant des événements de mai 68. A l'époque, il y avait deux figures fraternelles dont les ombres planaient au-dessus de nos têtes : Arthur Rimbaud et Che Guevara. Comme je rêvais déjà de devenir cinéaste, ce qui avait été la raison principale de ma venue à Paris, je m'étais juré de faire un jour des films sur ces deux personnages. Pourtant, je n'ai jamais été un fan du «Che». Je n'ai jamais collé sa photo au mur de ma maison. Le culte de la personnalité m'a toujours dérangé, agacé même.

D'abord l'idée était de faire un film sur son *Journal*, ce qui est une entreprise cinématographique, et non politique. Ce qui m'intéresse de plus en plus : le principe de la biographie, et l'idée que je représente l'Autre à travers son auto-représentation, c'est-à-dire que l'Autre s'est déjà raconté lui-même et que le film n'est plus que la lecture et la traduction du récit autobiographique de mon personnage.

Le tout vu toujours à travers la même question : *comment fabriquer de la mémoire au cinéma ?* Tout est soumis au principe de mémoire. C'est la lente et continue construction d'une structure de mémoire. Cela implique évidemment que le cinéaste s'identifie complètement à l'autobiographie de son personnage, qu'il pense comme l'Autre et qu'il voit le monde avec ses yeux à lui.

Il n'y a pas de «distance critique», la critique elle-même vient de l'auto-représentation, elle est contenue en elle, il suffit de la faire sortir par la lecture.

Tout en n'ayant donc jamais été un fan du «Che», et ayant trouvé ses discours et essais politiques passablement dogmatiques, j'ai commencé, en faisant ce film, en lisant des dizaines de fois son *Journal* en parlant avec des gens qui l'ont connu,

à avoir de plus en plus de respect pour lui et à le trouver de plus en plus sympathique.

Après que le panthéon de gauche se soit écroulé et qu'il ne reste des figures héroïques d'hier que banals bureaucrates et autres tyrans, le «Che» est peut-être le seul qui mérite qu'on se souvienne de lui, le seul qui était conséquent avec lui-même et ses idéaux, le seul qui ne cherchait pas le pouvoir en tant que tel, ni privilèges, laissant à Cuba gloire et ministère pour aller combattre dans la forêt et les montagnes de Bolivie, et qui était profondément convaincu que l'intellectuel qu'il était devait lutter et se sacrifier si nécessaire pour le bien-être des gens pauvres pour lesquels il avait une véritable compassion.

Il y a, à mes yeux, de nos jours, quelque chose comme une actualité du «Che». A travers lui, il faudrait peut-être revenir aux sources, se rappeler ce que «la gauche» a été au départ, quel a été son rôle historique et pourquoi elle a échoué.

La mort du «Che» peut nous apparaître comme une métaphore de la mort de la révolution sociale tout court, son combat comme le dernier combat pour un monde meilleur, et sa défaite comme le début d'une nouvelle époque dont les germes ont été posés jadis, alors que nous n'en avions pas encore conscience.

Fiche Groupement National
des Cinémas de Recherche

Notes du réalisateur

Je suis un biographe de l'autobiographie, c'est-à-dire un documentariste qui essaie de se mettre à la place de ses personnages, pour regarder le monde avec leurs yeux et pour parler avec leurs voix : un cinéaste qui raconte la vie des gens dont il est le fils ou le frère, un lecteur de la manière autobiographique, quelqu'un qui croit que le cinéma est l'art même de la biographie, et que tout récit est toujours et d'abord la reconstruction d'une mémoire, à travers une image qui rencontre une voix humaine et vice versa.

Je ne crois pas qu'on raconte une biographie à travers un corps. Cela d'autant moins que, dans mes films, le personnage central est souvent absent, parce que déjà mort. Je fais donc parler les gens qui l'ont connu, je vais sur les lieux où il a vécu, en cherchant des traces. Cela fait partie de ma démarche depuis toujours : filmer dans des lieux réels, parce que je cherche à créer une mémoire du lieu. Et une mémoire de la personne absente. Je suis alors dans un état d'*émouvance*, et c'est dans cette émotion-là que je fais mes films, car je crois que la mémoire est quelque chose de fondamentalement émouvante. Je vois la mort du «Che» comme une métamorphose de la défaite de la lutte révolutionnaire, comme une métaphore de la mort de l'utopie. Je n'ai pas voulu expliquer l'échec, analyser la défaite après coup.

Je cherche à mettre en communication mon personnage et le spectateur. A partir de la matière autobiographique - le récit de Guevara, ses mots -, en reconstituant l'histoire - qu'est-ce qui s'est passé en Bolivie ? Comment se sont-ils battus ? Comment est-il mort ? -, j'essaie d'amener le public à voir avec les yeux du «Che». Pour qu'il puisse s'identifier à lui et comprendre par lui-même, sans que ce soit moi qui dirige l'émotion et les explications.

A partir du texte, à partir du *vide* de l'image - l'événement a déjà eu lieu et

les héros ne sont plus là -, je demande au spectateur d'imaginer le lien entre la parole, le récit et l'image. A tout instant, c'est un travail de la mémoire comme imagination du passé. Je remplis mes images de mémoire, donc d'imagination.

C'est à Paris que j'ai appris que le langage n'est pas un mal nécessaire, mais un objet de beauté ; que *parler* veut dire se souvenir du langage, et *voir* avoir déjà vu ; que la vérité est une structure de fiction ; qu'on ne crée pas, qu'on ne fait que traduire ; que la vie n'est immortelle que grâce à l'art ; que le but du roman comme d'un film est de peindre ceux qu'on aime ; qu'on ne peut échapper à la fatalité de sa naissance ; que raconter une histoire c'est toujours aussi parler de l'enfance ; que l'écriture est une opération musicale ; que tout est mémoire ; que le temps - comme la fiction, comme la mémoire elle-même - n'existe que reconstruit ; que le vrai monde, la vraie Histoire est faite par des résistants ; qu'on a raison de se révolter et que les femmes sont la moitié du ciel.

*Fiche Groupement National
des Cinémas de Recherche*

Le réalisateur

L'œuvre du cinéaste suisse Richard Dindo s'élabore entre enquête et journal intime. Pour lui «l'idéal du documentaire c'est de se faire *en face de l'Histoire*» et, tout au long de son travail, il s'attache à remettre marginaux et déviants dans la lumière de la «grande Histoire» ; leurs actes - qu'ils soient artistiques, ou politiques - paraissent ne constituer qu'une seule geste, celle de la résistance. Son travail se situe constamment à la frontière qui délimite le monde du documentaire et celui de la fiction.

Filmographie

La répétition	1970
Dialogue	1971
Peintres naïfs en Suisse Orientale	1972
Des Suisses dans la Guerre d'Espagne	1973
L'exécution du traître à la patrie	
Ernst S.	1975
Raimon - chansons contre la peur	1977
Hans Staub - reporter photographe	1978
Clément Moreau - graphiste	
Max Frisch - Journal I-III	1981
Max Haufler - «le muet»	1983
El Suizo - un amour en Espagne	1986
Dani, Michi, Renato & Max	1987
Arthur Rimbaud - une biographie	1991
Charlotte : «vie ou théâtre ?»	1992
Ernesto «Che» Guevara, le journal de Bolivie	1994

Documents disponibles au France

Articles de presse
Arte Magazine n°9 - 25 Février au 3 Mars 1995
Extrait du journal du «Che» en Espagnol
Extrait du journal du «Che» en Français
(...)